

Lionel Ray entre ombre et lumière

FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO¹

Poète et traducteur

Lycée Camille Jullian, Bordeaux, France

Résumé

« Écrire, c'est apprendre à mourir » aurait pu dire le poète français Lionel Ray, plagiant Montaigne. Tel est l'objet de la suite de neuf poèmes qui composent « Viatique », première partie de son dernier recueil. Les différents éléments du « viatique » sont le poème (1), la quête du *je* (2) et du lieu (3), la mémoire du bonheur (4), le temps qui tout corrompt (5), l'intuition de la fin (6), la perception du passé (7), la proximité du naufrage (8), enfin le triomphe du *je* dans le temps du poème. Au fil des vers ou des proses en vers, nous avançons dans la lecture, en tentant d'éclairer les points essentiels et récurrents qui résonnent dans son œuvre depuis *Comme un château défait* jusqu'à *De ciel et d'ombre*.

Mots-clés : poème, temps, nostalgie, château, ombre, ciel.

Abstract

“Writing is to learn to die” as the French poet Lionel Ray would have said, plagiarizing Montaigne. This is the goal of “Viatikum”, the nine poems’ suite opening his last production. The elements of this “viaticum” is the poem (1), the search for the *I* (2) and the place (3), the memory of happiness (4), the destructive time (5), the intuition of an end (6), the perception of the past (7), the proximity of wrecking (8) and, finally, the triumph of the *I* within the poem’s time. Poem after poem, prose after prose, we are entering into its reading, trying to clarify the essential and recurrent points resounding in his work from *As a broken castle* until *From sky and shadow*.

Keywords: poem, time, nostalgia, castle, shadow, sky.

¹ Professeur de lettres classiques en classes préparatoires aux grandes écoles. En 1976, il fonde, aux côtés de Monique Royer, le Centre d'Action Poétique, dont il a assuré avec elle la programmation jusqu'à sa dissolution en 1997, avant de travailler, entre 1997 et 2001, pour le festival *Ardentísima* (Murcia) puis *Cosmopoética* (2002 et 2003). Depuis une dizaine d'années, il collabore avec les festivals *Voix de la Méditerranée* (Lodève) et *Histoire(s) en mai* (Bastia). Poète de langue corse, il se consacre principalement à la traduction de et en langues romanes (catalan, corse, espagnol, galicien, italien, latin, portugais), entre autres. Il a reçu le Prix Alain Bosquet de traduction poétique 2013, pour *Figure de l'absence* d'Yannis Ritsos, aux éditions Myriam Solal.

Lionel Ray², dans son dernier recueil, intitulé *De ciel et d'ombre*³, nous offre neuf poèmes – le poète « préfère l'impair »⁴ – qui composent son dernier « Viatique »⁵, à la fois poème liminaire et titre de l'ensemble, son dernier en effet si l'on considère qu'avec *Comme un château défait*⁶, Lionel Ray commence à faire provision d'éternité comme pour mieux affronter l'obsédante perspective de la mort, la regarder en face. Sous le titre programmatique de ce recueil fait « de ciel et d'ombre », qui témoigne une fois de plus dans son œuvre de la nature antithétique d'un je ne sais quoi que le poème se garde de nommer, le lecteur est amené à découvrir à quoi se rapportent le céleste et l'obscur, l'obscur lumière, cette clarté céleste, sans d'emblée deviner si ces substantifs entretiennent un rapport de simple concomitance, s'éclairent l'un l'autre, s'opposent ou sont renvoyés à une dichotomie définitive et irrécyclable. Aussi cherchera-t-il en vain un embryon de réponse dans les premières pages et devra-t-il attendre la section finale : « La lumière du noir », pour saisir la valeur testamentaire de ce recueil qui s'écrit, comme s'il était le dernier, *sub specie aeternitatis*. De quoi se munit le marcheur, en quête de lumière, au plus fort de la menace des ténèbres ? De la philosophie, eût dit Montaigne⁷, du poème corrige Lionel Ray. Voilà ce que *De ciel et d'ombre* propose au lecteur désireux de marcher dans ses pas, de le suivre dans ce voyage qu'il entreprend dans et par le langage : un viatique, pas une onction – quoique rien n'interdise au mystique de restituer au mot son acception sacrée – mais le poème, quelque chose à prendre avec soi pour mieux vivre et partir, au contenu faussement éclectique, qui se déploie au fil de neuf poèmes, que nous donnons ici en intégralité : « Viatique » ; « Qui es-tu ? » ; « Les mots sont nos miroirs » ; « Prose, 1 (gravure) » ; « Les heures » ; « Nostalgies » ; « Prose, 2 (le veuf) » ; « Grille » ; « Prose, 3 (le temps) ».

Au-delà du disparate de l'énonciation : interrogative (« Qui es-tu ? ») ou déclarative (« Les mots sont nos miroirs ») ; donnant une indication formelle (« Prose,

² On peut considérer Lionel Ray comme le représentant le plus remarquable de la poésie contemporaine de langue française, dans sa double dimension lyrique et existentialiste, depuis d'une part Guillaume Apollinaire (1880), Jules Supervielle (1884) et Pierre Reverdy (1889), d'une autre Alain Bosquet (1919), Yves Bonnefoy (1923) et Philippe Jaccottet (1925). À la croisée de ce double héritage, tournant le dos aux manipulations désespérées et désespérantes de ceux qui annoncent depuis les années soixante-dix la mort éternellement repoussée de la poésie, il a su mettre au service de la quête d'une voix certaines de leurs expériences langagières et formalistes, notamment l'éclatement du vers, et renoncer presque complètement à celui du mot, voire de la phrase, comme il avait pu être tenté de le faire dans les premiers recueils.

³ Ray, L., *De ciel et d'ombre*, « Viatique », Paris, Al Manar, 2014.

⁴ Verlaine, P., « Art poétique », v. 2.

⁵ Le premier poème a d'abord été publié dans la revue *Europe*, n° 1000, « Abécédaire », août-septembre 2012, pp. 228-229, et repris par différents sites dont *terresdefemmes.blogs.com*, *www.recoursaupoeeme.fr*.

⁶ Ray, L., *Comme un château défait*, Paris, Gallimard, 1993 – *Como un castillo deshecho*, traducción de F.-M. Durazzo, Vitoria, Bassarai, 1998.

⁷ Montaigne, M. (de), *Essais*, I, 19, « Que philosopher, c'est apprendre à mourir ».

1 », « Prose, 2 », « Prose, 3 ») comme pour signifier – faussement ? – que les autres poèmes seraient davantage des vers, tout en interrogeant la forme ; nommant tantôt un objet (« Grille »), un sentiment (« Nostalgies ») éparpillé dans son pluriel ; une catégorie temporelle (« Les heures »), voici qu'un certain ordre s'affiche au premier regard : celui d'un récit initiatique crypté, décomposé, morcelé, comme une mémoire fragile, comme le vivant qui avancerait vers sa désagrégation.

Le point de vue critique – résolument thématique – qui nous semble le mieux convenir à notre objet d'étude consiste ici à mettre en réseau les différents motifs récurrents au fil du texte, poème après poème, pour appréhender le sens épiphanique de la poétique de Lionel Ray – « Viatique » est aussi un art poétique –, l'avancée vers une fin qui se précise tout en résistant, en une sorte de plongée qui se veut parallèlement contreplongée. Plus l'on sollicite la mémoire, les souvenirs, et plus on remonte vers l'enfance, plus ceux-ci reculent jusqu'à se brouiller et apparaître comme une constellation. Le proche et le lointain dessinent une temporalité qui peu à peu prend les couleurs de l'inquestionnable fixité de la mort. Le poème travaille le sujet lyrique, donne à cette voix parturiente une dimension impersonnelle, universelle, sans l'annuler ni l'exalter.

Reconstituons le fil narratif de cette suite : Le sujet, « le veuf » – dépossédé, *desdichado*⁸, projection métaphorique de la perte de soi – en proie à la « nostalgie », mesure le poids des « heures », du « temps » passé. Fort de ce trésor ou de ce fardeau, il tente de se donner une « grille » d'explication du monde – je détourne à dessein le sens que prend ce titre dans le poème –, mais aussi un filtre, une limite poreuse, qui opère un certain tri, celui de la mémoire. Ce que ce tamis retient, c'est ce que la mémoire a gravé, c'est aussi ce qui fait l'objet d'une « gravure », s'inscrit, s'informe dans les mots qui posent la question « Qui es-tu ? ». Si « Les mots sont nos miroirs », suffira-t-il de les interroger pour qu'ils nous donnent une réponse, ne serait-ce qu'une absence ou un semblant de réponse ? Celle-ci affleure et se dérobe tout au long du texte, faisant peut-être de la question, à laquelle elle ne répond jamais vraiment, le viatique du poète au terme de la vie, de cette « douce randonnée » inaugurée dans *Comme un château défait*⁹.

Viatique

Le monde est mon lieu, dit le poème.
J'apprends devant l'étonnante architecture des montagnes
L'extrême opacité des choses.

⁸ Cf. Durazzo, F.-M., « Lionel Ray, ce *desdichado* », *Autre Sud*, n° 15, Marseille, décembre 2001.

⁹ Ray, L., *ibid.*, « Hommage [...] / À ceux qui s'adonnent à l'obscur, y faisant / douce randonnée », Paris, Gallimard, 1993, p. 129.

Même l'émotion est devenue chose parmi les choses.
Quant à la hauteur ou la profondeur, elle est dans les mots
Plus profonde et plus haute que toute réalité.

En moi, dit encore le poème,
Il n'y a nulle différence entre l'amour et la mort,
Entre une clé et un geste d'adieu,
Entre le don et l'apparence,
Entre la menace et l'acacia,
Entre un quartier de lune et le chuchotis des racines,
Entre une chaise de jardin et notre petite épiphanie quotidienne.
Et la rivière passe avec les mots, toujours autre et toujours la même.

Je demeure dit enfin le poème
Au plus fort du silence.
Chaque fois que le vide est franchi,
Quand le soleil en moi se lève
Ou que la terre s'assombrit,
Dans le souffle et la mesure,
Dans le sacré et l'accident.

*

C'est un étrange voyage que de vivre
Comme de boire jusqu'à la lie le verre
Et de s'en arracher comme d'une ombre
Laisant à l'horizon de soi pas même une forme vide
Sauf cette poussière de mots cette dentelle
Obscure qui a pour nom « souvenir ».

Rien ne ressemble plus à ma vie que le poème
Il connaît l'impossibilité d'être seul.
En lui d'un mot à l'autre grandit l'imprévisible
Mais aussi le chaos où les monstres sont tapis.

Ce qu'il cache et ce qu'il crie
N'est rien d'autre que bouche ouverte à l'étonnement,
Ce grossissement d'insecte d'une foule égarée
La pâle friperie des jours fanés, écume, grimace.

La grande leçon de mon enfance
Ce fut pourtant le refus des larmes
Mais tout fait retour dans le grand silence nocturne.

Mon poème prend le risque de lier le masque à l'aveu,
Mots et cailloux dans la bouche,
Le prononcé des ombres et des viandes.

Ce n'est pas un miroir pour jeune fille,
Ni un alcool pour un soir de fête
Mais une prose qui ne connaît ni la pause ni la victoire.

Deux parties composent le poème éponyme de cette suite, comme ce sera le cas de celui qui la clôt, bien qu'ici le nombre pair se trouve aussitôt démenti par trois strophes et par l'inégalité présente dans la deuxième partie : six strophes au lieu de trois. Chez Lionel Ray, le pair – l'équilibre, le bonheur, l'azur – le dispute continuellement à l'impair – l'Un triomphant, « chiffre secret d'une enfance » – et aux nombres premiers qui dans leur indivisibilité disent l'« opacité » du temps et « des choses » quand le temps les soumet, dans son opposition au « monde », au « lieu » du poème, lui-même infiniment divisible. L'impair « soluble dans l'air », dirait Verlaine, n'est pas seulement une des modalités de la musique du vers, mais bien le chiffre de l'absolu, alpha et oméga, naissance et mort. C'est cette tension entre ombre et lumière, entre l'amour et la mort, étrangement paronymiques, qui fait surgir « l'émotion ». Offerte dans le poème, l'émotion prend chair, advient dans les mots, se fait verbale, à moins qu'elle ne le soit principiellement. Une suite de surprenants contraires, si l'on se tient aux apparences, déconcerte et éclaire « l'épiphanie quotidienne » qui se joue dans le langage. Chaque matin, le poète à sa table, aussi précis que le jour qui se lève, va à la rencontre de cette réalité cachée que la musique des mots lui offre. En celui-ci se jouent la fluidité et la permanence d'un temps bifront qui renvoie dos à dos Zénon et Héraclite, ces frères bessons. Le poème, dépossédant le poète hypnotisé de son *je*, parle pour lui, en son nom propre. Il revêt souvent chez Lionel Ray la forme d'un interlocuteur invisible à qui le poète dit « tu », comme c'est le cas dans le deuxième poème de « Viatique ». Parfois il prend aussi la parole, il dit « je demeure », offert à chaque lecteur, pour devenir sa propre voix, avant que le poète ne reprenne ses droits pour dialoguer avec lui : « Mon poème prend le risque de lier le masque à l'aveu ». Par sa proximité sonore avec la voix, par sa façon d'être *je* ou *tu*, le poème semble s'incarner, se faire personne, « masque », « bouche ouverte » rappelant ceux du théâtre antique, incarnation personnelle d'une existence qui est celle de tous et de chacun. En cela « Rien ne ressemble plus à ma vie que le poème ». Celui-ci est « une prose », de même que les trois « proses » qui suivent seront des vers : prose, c'est-à-dire parole, profération « sans pause », fluide, liquide, comme le temps, l'eau, l'air. Au terme de cet art poétique, qu'ébauche ce texte liminaire, le viatique commence à prendre forme : le premier élément qui le constitue, c'est précisément la voix du poème. L'exaltation lyrique de la voix poématique, entre « refus » et « retour », consentement, tension entre silence et cri.

Qui es-tu ?

Qui es-tu dans les mots	dans ce bouquet chiffonné
Du souvenir	qui es-tu dans cette asphyxie de moi-même
Toi qui me ressembles	et que je ne connais pas

« Qui es-tu ? » contient deux mouvements, un de plus que « Viatique ». Il en sera de même dans le troisième poème. Si – on l’a vu dans le texte précédent – un interlocuteur indéfinissable prend parfois la parole, il fait lui-même aussi l’objet d’un questionnement. Ce *tu* a quelque chose du *je* (« toi qui me ressembles ») qui lui échappe pourtant (« que je ne connais pas »), « voyageur immobile », il est ce moi démultiplié dans un temps héraclitéen. Mais le *je* est aussi permanence, résistance au temps, il se construit pierre après pierre, tel un château, sans jamais rester tout à fait le même, il fait sa mue, délaissant ses peaux au fil du temps, se désagrège, pour n’être plus qu’un sable, gardant le souvenir du château qu’il fut, érodé par une temporalité labyrinthique. Aussi « perd[-il sans cesse son] ombre », comme Peter Pan, à mesure que l’enfance s’éloigne, pour n’être plus qu’« une trace », un « horizon », un « souffle ». L’instabilité amène à douter de l’être dans sa permanence : « Tu es partout et nulle part / Tu n’es personne tu n’es rien ». Tout le questionnement occupe désormais « l’espace intérieur », devenu poème, quête inextinguible, qui se heurte à des parois invisibles, au temps, la « vitre », qu’il tente de traverser. Poser la question « qui es-tu ? », c’est au bout du compte dire : « t[e] souviens-tu ». Rapprocher ces deux interrogations, c’est faire affleurer une ontologie nouvelle : Je me souviens donc je suis, dit en quelque sorte ici Lionel Ray, or de quoi est faite ma mémoire ? que retient-elle ? à quoi s’accroche-t-elle, mouvante, fuyante, tantôt précise, tantôt vague, comme le souffle ? Contre la nature paradoxalement instable de l’être réduit à l’état de trace, le poème agit comme un antidote. Aussi assiste-t-on, avec le deuxième terme du viatique, à la quête infinie d’un *je*, sinon réconcilié avec le temps, du moins sauvé dans et par le poème.

Les mots sont nos miroirs

à Richard Rognet

Que sommes-nous venus chercher ici
Avec nos façons d’aveugle
Les mots ne sont rien que dentelle obscure
Et nos pas sont lourds quelquefois
Vaguement éclairés
De tous les côtés du temps
On entend des rires des orages des gémissements

Les rues nous interrogent
Ah tant d’inconnus égarés
Ici passent et repassent
De virginales aventures

C’est l’alphabet du jour et du soir
Les mots qu’on n’a pas dits
Nos miroirs musique blanche
Et si pâle impénétrable
La voix des endormis.

*

Grimoires pierres gravées
Le message des siècles
Les nuits en nous qui s'accroissent
Dans la lumière obscure du sang

Les chiffres d'une voix
Qui ne peut s'éteindre
Nous sommes d'étranges voyeurs
Dans l'engloutissement et le brouillis des phrases
Cherchant quoi

D'autres naissances et tant d'oublis
Les éclats de la route
Un inimaginable été
En plein décembre.

*

Phrases salut à vous mes orphelines
Et salut au silence des violons froids
Salut à l'ami sans réponse
Aux objets loyaux
Boîtes bougeoirs plumes et souffles d'oiseaux
Salut aux fenêtres sans scrupules
Au repaire des rats

Que voulez-vous
Le livre s'achève
On cherche on cherche encore
Le feu qui reste

Et l'autre ailleurs le ciel du dessous

Ici se clôt le triptyque, représentant lui-même le tiers de l'ensemble de neuf poèmes, dont le premier tableau affirme la présence du poème, le deuxième et le troisième posent respectivement les questions « qui ? » et « quoi ? ». Dans l'immédiat, il ne faudra attendre aucune autre réponse que celle que nous offre le langage, miroir de l'être. Le poète tisse dans le noir une « dentelle obscure », où « rires » et « gémissements » prennent place ponctuant les « orages », l'inégalité du temps qui passe, construit et déconstruit, un temps dont la nature est essentiellement verbale : « le jour et le soir », un temps qui s'incurve et accomplit sa course, est un alphabet, pour nommer « les mots qu'on n'a pas dits » et les ajouter à ceux gravés dans les « pierres ». L'univers sensoriel de l'écriture est convoqué ici pour dire sa fin (« Le

livre s'achève ») : l'ouïe perçoit « une voix » en résistance, « qui ne peut s'éteindre », des « violons froids », la vue qui perçoit la « lumière », malgré « nos façons d'aveugle ». À trois reprises, la voix poématique lance un « salut à vous » presque triomphal aux « phrases », « orphelines » du *je*, « au silence des violons froids », métaphore du lyrisme défait, « à l'ami sans réponse », cet interlocuteur invisible que sans cesse questionne le sujet. Troisième composante du viatique, la quête ontologique se mue en mystique d'un « feu » immobile, d'une rémanence au-delà de la fin, d'un « ailleurs », altéré, d'un « ciel » enfoncé, sommant les textes hybrides qui vont suivre, entre prose et vers, de montrer une voie.

Prose, 1 (gravure)

... ce vieux village au pied du château ses gisants ses vitraux
 et presque invisible ce nom d'autrefois
 à peine un souffle une buée le pur souvenir d'une couleur
 les syllabes qui s'étirent se traînent et s'accrochent là
 un instant c'est le sang ancien des pierres qui circule
 invisiblement en moi en vous connaissez-vous
 ce voyage cette respiration d'ailleurs ces cavaliers
 des gravures enfantines comme une source qui ne tarit pas
 un écho d'opéra qui emplît soudain tout l'espace léger puis
 rien pas un geste ô mélancolie ô présage
 ces choses qui parlent du bout des lèvres la même langue
 à hauteur d'horizon ce concert en vous inachevé
 cette vague vive ces mots tombés du ciel cet effroi...

Loin de rompre la musique du vers, les trois proses de « Viatique » ne constituent pas des blocs compacts. Le poème, en prose rythmée par des espaces-silences, est aussi musical que ceux en vers, il n'est prose que pour l'œil, prose que souligne la compacité de l'image évoquée ici, celle du lieu originel « comme une source qui ne tarit pas », d'un « vieux village au pied du château » magnifié par le souvenir. Réécriture du poème de Rimbaud « Ô saisons, ô châteaux »¹⁰, les substantifs précédés de l'interjection, « ô mélancolie ô présage », ajoutent à l'évocation du bonheur révolu et des rêves éteints l'idée que la perte est aussi à venir. Pur espace, le « château » figure chez Lionel Ray¹¹ l'édifice à la fois fragile – les châteaux sont parfois de sable, souvent de cartes, se défont – et indestructible du langage. Ici, horizontalité (les « gisants »¹²) et verticalité (les « vitraux ») accentuent sa nature « d'ombre et de lumière ». Dans le souvenir épuré par le temps, l'image gravée n'est plus qu'« un souffle une buée », métaphore *in absentia* de la vitre, du vitrail ou du miroir, pour en révéler l'essence

¹⁰ Rimbaud, A., *Poésies*, date de composition : 1872.

¹¹ Cf. Durazzo, F.-M., « Por los castillos de Lionel Ray », Bilbao, *Zurgai*, diciembre de 2005, pp. 106-107.

¹² Gisant : statue funéraire représentant un personnage mort, couché.

cristalline, matière dure et fragile, fluide comme le « sang ». Le souffle articule des syllabes, celles d'un lieu innommable. Château et village – vieux comme le château – font ressurgir du fond de la mémoire réalité et idéal, que seule l'enfance sait réunir. Le moi se fait château, « pierres » dans lesquelles « le sang ancien [...] circule ». Circulation des sons, des syllabes, musique qui « emplit [...] tout l'espace », symphonie de souvenirs qui ravivent la mélancolie convoquée dans le poème. Les accents romantiques du poème s'éteignent dans le *decrecendo* de l'émotion, qui passe du chuchotement (« du bout des lèvres ») à un silence (« ce concert en vous inachevé ») qui s'achève en « effroi. » Le quatrième élément du viatique est ici la mémoire du bonheur perdu.

Les heures

Fable

par gestes sursauts alarmes
c'est le chant des vitres
sans heures creuses rien que flammes
et naissances variables

Heures natives
le temps qui nous use
disparition d'objets
les noms s'habituent
aux lendemains

Fumée des ressemblances
le feu voyage
toujours plus loin
dénoue l'ailleurs
la nuit descend
jusqu'au cœur

La vie en abîme en écart
escalier vacillant
l'aventure d'être
la joie grave de l'amour
vers la neige des sommets
avec la musique des hautes œuvres

Et l'approche quelquefois.

La page d'un livre d'heures « creuses » vient prendre place dans ce « viatique », comme un anti-bréviaire dédié au « vacill[eme]nt », à la « disparition », à l'« us[ur]e », à la « fumée », à la « nuit », à l'« abîme » malgré lesquels « la vie » reste en tension, aspire à « l'aventure d'être / la joie grave de l'amour / vers la neige des sommets ».

Descente et ascension ponctuent chaque heure qui s'écoule d'un chant qui se heurte au cristal de la vitre. La consommation s'inscrit dans le voyage (« le feu voyage »), en fait partie. Toute poussée, toute marche appelle son chant pour célébrer la double postulation vers « la nuit [qui] descend » et « la neige des sommets ». Elle fait naître autant de « joie » que d'« alarmes ». Le poème chante, non pas le temps qui passe, mais « l'approche » du lieu que le poème ne peut nommer. Cinquième élément du viatique : « les heures », le temps qui use et décompose.

Nostalgies

Le mot « merci » s'épuise : c'est un métier
– on veille on veille on veille encore –
souviens-toi d'Angèle ses façons d'angle ses visions
une identité flottante sans imposture toute une histoire

Aussi vraie que naguère le retour de Robinson
même présence même absence
la dérive des îles la traversée opiniâtre des films
quelques jours en enfance à la hauteur du vent

Mes chaussons de Noël aux belles agrafes
si bleus un bleu si doux couleur d'oubli
ma profonde joie
fraîcheur aux quatre coins du monde

Merci aux hirondelles aux lumières de septembre
aux talons vertigineux
à tous à toutes ces visages antérieurs
merci aux ruines aux chemins comiques aux pierres de sang
merci aux produits forestiers à la rouille du voyage
aux saisons
à l'étourdissement du cœur dans les blés violents

Mes insondables nostalgies
on n'en finit pas de plonger
ô cette race que nous sommes
naufragés naufrageurs race orpheline

Après quelques mots liminaires sur le « merci », lieu commun que la nostalgie s'apprête à raviver, on trouve à présent trois tableaux, ou plutôt trois vignettes : d'abord l'évocation d'une femme : Angèle – l'héroïne du roman de Giono, *Un de Baumugnes*, porté à l'écran par Pagnol ? –, personnage à la « dérive », tel Robinson, semble, entre « absence » et « présence », renvoyer en palimpseste à une haute figure de l'enfance du poète. Un second souvenir, amené par le précédent, s'arrête sur le retour de Robinson, sans qu'on puisse déterminer le lien clair qu'il entretient avec Angèle. La troisième

strophe arrête notre regard sur un point lumineux, le détail d'un tableau, d'une scène intimiste : ces « chaussons de Noël aux belles agrafes » qui vont peut-être se remplir de cadeaux, souvenir de l'enfant ébloui. Des « îles » de Robinson au « bleu si doux » des chaussons, le poème jette un regard nostalgique et reconnaissant sur l'enfance. Trois « merci(s) » en anaphore introduisent une galerie d'animés (« hirondelles », femmes aux « talons vertigineux », hommes aux « visages antérieurs »), ou d'inanimés (« lumières », « ruines », « chemins », « pierres », « produits forestiers », « saisons », etc.). Ces derniers composent les éléments rencontrés durant le voyage qui traverse le temps, lequel défait les visages aimés, pour bientôt « plonger » avec eux dans le néant. De la joie enfantine au deuil, le poème chante, nostalgie, le chemin du naufrage de l'humanité avec laquelle il naufrage « ô cette race que nous sommes / naufragés naufrageurs race orpheline », sixième composante du viatique.

Prose, 2 (le veuf)

... Effaré bouche ouverte dans le demi-jour du songe
ses oreilles tintent à cause d'une abeille et de l'effroi
c'était au temps des îles

On écoute – écoute encore – les volets sont fermés
couleurs étranges le velours secret des joies
juste le frisson de vivre là où tout commence
et tout finit

Cet air de dire adieu à l'atelier nocturne aux rivières
aux saisons aux grands vents de la mémoire
il s'inventait une jeunesse ancienne des brûlures
heureuses des crépuscules des déchirements

C'était donc ça cette part obscure du silence comme
une eau courante tout va tout s'en va sans retour
il reconstruit le pays des oubliés écoutant
le bourdon intime des lendemains

Cette fissure dans le ciment des jours...

La « prose 2 », composée de cinq strophes, rappelle vaguement par leurs longueurs respectives deux tercets, suivis de deux quatrains d'un sonnet inversé auquel on aurait ajouté un vers de conclusion, comme pour faire triompher l'impair et se présenter de façon moins compacte qu'un sonnet. Sous-titrée « le veuf », elle creuse l'absence, interroge le « silence », le compare à « une eau courante » dont la fonction est double : dans son fil, les souvenirs affluent, mais sont aussitôt emportés : « tout s'en va sans retour ». Les deux premières strophes ébauchent à légers coups de pinceaux, comme pour signaler l'impossibilité de les faire revivre, de les retenir, un paysage,

répétition de motifs déjà évoqués, entre autres : le « château », l'« escalier », le « regard », les « mots », l'« eau », la « vie », la « fête » l'« opéra », le « temps », tous convoqués pour chanter la nostalgie d'un haut passé de joie sonore et enfantine dressé dans la mémoire, fait place désormais à quelques mots nouveaux, rassemblés dans le premier vers : « Grille brouillage cette pluie d'épingles ce désordre », et dans le poème qui suivra « poussière [qui] scintille ». À la clarté du ciel, à la lumière, succède à présent un ciel brouillé, comme un écran privé d'images envahi par la neige, dans l'attente de cet « on ne sait quoi ». La « fissure » ouverte dans « le ciment des jours » au poème précédent résonne encore dans la « blessure » finale. L'attente, la patience, l'impossibilité de trouver une réponse obère soudain tout questionnement productif sur la vie et la mort. Reste le chant : « on chante à cause d'un oiseau blessé et qui ne peut mourir ». Ce qui ne peut mourir, c'est en effet la poésie en soi, malgré la douleur, « une écriture inquiète », qui dit le « temps perdu » le temps et sa perte, sa consommation « la cendre et les étoiles », le « château » menacé par « les silences du sable ». Se taire, ne serait-ce abolir le « château » ?, priver les souvenirs de couleur ?, consacrer désormais « la blancheur des choses de l'autrefois » ? Le viatique s'est ici enrichi d'un huitième élément, la proximité, la chaude et douloureuse familiarité du passé, à l'approche de la nuit, qui surgit au détour du huitième vers de la « Prose 3 ».

Prose, 3 (le temps)

Le temps respire	dans l'éloignement
comme font les montagnes	comme la lumière
dont il est le secret	elle aussi inépuisable
et sa poussière en nous	scintille

Viendront d'autres errants	passagers
ensommeillés	voyageurs qui feront
halte	dans la maison du temps
à distance	de toute mort

Le temps comme la nuit se tait	nous restons
seuls	à peine changés
autour des feux	et nous parlons
mémoire en cendre	bagages dispersés
	regard affaibli

Années froides	qu'êtes-vous donc devenues ?
mais l'invisible oiseau du jour	en ce glacial janvier
s'affaire	à cause de la grandissante clarté
qui n'hésite pas	et change en or la cendre.

*

On peut aller jusqu'au bout du mot *sommeil*, au bout

du mot *fenêtre* ou du mot *regard*
 mais il est impossible d'aller au bout du
 mot *temps* parce que à l'intérieur du mot *temps* il y a

l'éternité on voudrait l'ensevelir dans la terre
 brûlante le rendre au soleil à la mer au
 vide même les fourmis ne
 le dévorent pas ni l'araignée ni l'ours vorace

Le mot *temps* est un ciel humide qui nous envahit jusqu'
 à l'os il nous attend quelquefois entre azur et forêt
 dans les caves de mémoire où il fait froid et faim
 au dehors il y a l'air simple sur les collines

Et il y a du temps encore
 au large des saisons et toujours
 le Temps qui nous consume
 et ne cesse pas.

« Prose 3 » referme cette suite en donnant une allure faussement impaire à l'ensemble. On a bien un diptyque en clôture de « Viatique », constitué de deux suites de quatre quatrains, aux vers inégaux. Le pair, malgré ses hésitations, ses allées et venues, menace de prendre le dessus, et avec lui la dualité ombre-lumière, jour-nuit, vie-mort. Les « bagages » – c'est-à-dire la « mémoire » – constituent le viatique pour un au-delà improbable et certain à la fois, se sont « dispersés », sont en « cendre ». La neige de l'écran ne précède aucun retour de la vue. Le « regard affaibli » fouille en vain le passé : « qu'êtes-vous donc devenues ? », l'« oiseau » est encore là dans le poème, ce « chant du cygne », mais il est « invisible ». Aller « au bout du mot *fenêtre* ou du mot *regard* », c'est désormais les réduire à la réalité du poème, presque les priver de référent, les abolir. On assiste désormais au triomphe du temps, de ce « ver rongeur » qui oppose le sud, l'« azur » de la vie, du bonheur passé, de la « mémoire », des « saisons » et des « châteaux », le soleil grec, au nord et son « ciel humide », ses brumes hyperboréennes. « Le Temps qui nous consume » nous laisse encore du temps, et c'est finalement là notre seul et dernier bagage.

Au terme de notre promenade, nous avons vu se constituer les différentes composantes du « viatique ». Les trois premiers poèmes placent le poème (1) au centre de la double quête du *je*, ou si l'on veut, d'un moi dépersonnalisé (2), et du lieu. L'être, ou la voix, armé de souvenirs lumineux (4) que le temps éclaire et use (5), sent s'annoncer le naufrage (6). Dès lors, la perception du passé (7) aiguisant la proximité du naufrage (8) consacre le triomphe du *je* dans le temps du poème.

Bibliographie essentielle

- Ray, L., *Si l'ombre cède*, collection jeune poésie nrf, Paris, Gallimard, 1959.
- *Les Métamorphoses du biographe* ; suivi de *La parole possible*, Paris, Gallimard, 1971.
 - *L'Interdit est mon opéra*, Paris, Gallimard, 1973.
 - *Partout ici même*, Paris, Gallimard, 1978.
 - *Le Corps obscur*, Paris, Gallimard, 1981.
 - *Nuages, nuit*, Paris, Gallimard, 1983.
 - *Le nom perdu*, Paris, Gallimard, 1987.
 - *Une sorte de ciel : poèmes*, Paris, Gallimard, 1990 (Prix Antonin-Artaud).
 - *Comme un château défait*, Paris, Gallimard, 1993 (Prix Supervielle 1994, Prix Goncourt de poésie 1995).
 - *Syllabes de sable : poèmes*, Paris, Gallimard, 1996.
 - *Pages d'ombre : poèmes*, Paris, Gallimard, 2000 (Grand Prix de poésie de la Société des Gens de Lettres, 2001, Prix Kowalski de la ville de Lyon, Prix Guillevic de la ville de Saint-Malo).
 - *Matière de nuit : poèmes*, Paris, Gallimard, 2004.
 - *L'Invention des bibliothèques. Les poèmes de Laurent Barthélemy*, Paris, Gallimard, 2007.
 - *Entre nuit et soleil*, Paris, Gallimard, 2010 (Prix de poésie Pierrette-Micheloud 2010).
 - *De ciel et d'ombre*, Paris, Al Manar, 2014.